

Poésie tridimensionnelle

Les murs des planètes suivi de *La cathédrale aveugle* (texte et cédérom), d'Ollivier Dyens, VLB éditeur, 90 p.

Claudine Hubert

Numéro 188, janvier–février 2003

Imaginaires du numérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

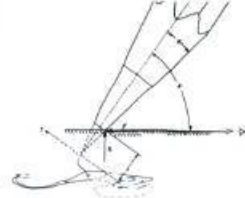
0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hubert, C. (2003). Poésie tridimensionnelle / *Les murs des planètes* suivi de *La cathédrale aveugle* (texte et cédérom), d'Ollivier Dyens, VLB éditeur, 90 p. *Spirale*, (188), 25–26.



POÉSIE TRIDIMENSIONNELLE

LES MURS DES PLANÈTES suivi de LA CATHÉDRALE AVEUGLE (texte et cédérom) d'Ollivier Dyens
VLB éditeur, 90 p.

ON DIT souvent de la poésie qu'elle est unique, qu'elle occupe une place autre au cœur des instances littéraires. Le traductologue Antoine Berman ne lui a-t-il pas attribué une part très élevée d'intraduisibilité? La poésie est une habile structure en abyme : les images s'y embusquent au cœur des mots. Elle a une seconde nature quasi iconique. *Les murs des planètes*, le deuxième recueil de poésie d'Ollivier Dyens publié en février 2002 chez VLB éditeur, est une adroite manifestation de ce métissage. Le livre est constitué de deux éléments, l'entité papier et l'entité disque. Il est en effet accompagné de *La cathédrale aveugle*, un cédérom camouflé dans la page couverture. Dans ce cédérom, Dyens explore un nouveau langage poétique à l'aide du vocabulaire numérique. Il y invente une nouvelle façon de lire la poésie en louvoyant entre les images, les sons et les mots. Bien que les deux entités du recueil soient indépendantes, elles sont aussi le reflet l'une de l'autre. Ainsi, la lecture des *Murs des planètes* devient nécessaire à l'appréciation du contenu de *La cathédrale aveugle*.

Les murs des planètes s'articule en quatre temps : La peau, Le sel, Le ciel et Psaumes. Malgré les titres qui séparent chaque partie du recueil, les thèmes s'entrelacent et se confondent. Les poèmes sont infusés d'incompréhension et de douleur, et cette impénétrabilité des relations se traduit en cacophonie littéraire où « mes dents s'encheint de tes peaux », « des nuages s'émondent dans la nuit », « ta bouche me sarclé et me murmure », « tu me mugis ». Et pourtant, au cœur de ce chaos grammatical on sent qu'un ordre s'installe doucement, que la déconstruction est nécessaire pour illustrer les propos viscéraux de cette poésie. L'auteur se fait animal, et avec l'instinct il tente de trouver un sens à la maladie d'une mère, à l'amour d'une femme, à l'échange de plaisir charnel entre deux personnes emmurées en elles-mêmes. Les poèmes se répondent pour former un tout qui naît de la force des images que les mots évoquent, apposés, collés, déposés, catapultés qu'ils sont les uns près des autres. « *Caresse-moi mulâtre/dans la couronne/tes jambes me font mal/comme l'odeur et le foie/comme l'animal qui gémit/enterré/le visage tourné deux fois//chien-moi dans la lumière/une boue d'œufs dans ma bouche/arrache mes gencives/et pose ton sexe sur mon palais/comme un talisman de chair rouge/s'étouffé dans nos jambes.* »

Les textes sont consacrés au corps humain, ce sont d'étranges odes à sa chair, à son animalité.

Ils sont empreints de contradiction, les personnages constamment se repoussent et se rapprochent, se dévorent et se déchirent. Cette poésie racée et charnelle ne manque pas de rappeler les vers ravages de Paul-Marie Lapointe dans *Le vierge incendié* : « *Un tigre a mille courtisanes/dans les griffes/mille langues/mille ventres de jardin/dans la nuque/Pavots des cheveux/dans le jour des mains croisées/dans la nuit blanche/des paumes ouvertes.* » Comme dans la poésie de Lapointe, la cadence, le rythme, la forme, l'absence de ponctuation de Dyens lancent les poèmes vers l'avant, les font se cambrer sur les pages blanches. La lecture est saccadée, mais c'est une caractéristique intrinsèque des textes des deux poètes : la forme est aussi révélatrice que les mots.

Le recueil *Les murs des planètes* est directement lié à l'humanité et à la tangibilité de la chair : c'est par le biais de la douleur que l'auteur trouve le moyen de s'agripper à deux mains à la réalité. Les poèmes prennent une allure de prière sacrée car ils n'ont de cesse de parler d'une beauté, d'un amour qui ne s'assouissent que par la souffrance volontaire. Les Psaumes de la fin du livre se lisent d'ailleurs avec plus de calme et de volupté. On en sent les textes plus posés : ils sont le spasme final d'une tempête de mots orageuse. « *Enfonce-moi dans tes cuisses. Embrasse-moi. Longtemps./Dans les taïres et les enserres./N'appelle pas l'Éternel car tu es là. Ne prie pas la délivrance car tu es là.//Au jour du malheur tu poseras tes mains sur mon front, et tu répéteras, et je répéterai, je t'aime, je t'aime.* »

Le choix de la poésie

Ollivier Dyens en est à son second recueil de poésie ; il avait publié *Prières* aux éditions du Vermillon en 1992. Plus récemment, il a publié le premier ouvrage de la collection Gestations chez VLB, un essai intitulé *Chair et métal*, dans lequel il explore les conséquences des nouvelles technologies sur le corps humain. L'auteur y approfondit l'idée abstraite de l'accouplement de l'humain (la chair) et de la machine (le métal) et tente de prévoir l'effet de cette hybridité sur les émotions, les modes de communication et les méthodes d'apprentissage. Ollivier Dyens a aussi créé un magnifique espace web qu'il dirige depuis déjà quatre ans, www.chairemetal.com, dans lequel figurent des articles sur les réflexions humaines à l'ère des machines.

Avec le cédérom *La cathédrale aveugle*, la seconde entité du recueil, Dyens ose une audacieuse

innovation. Le disque s'ouvre sur une table des matières à fond sombre, où règne la musique à résonance médiévale du groupe La Nef, et cette recette donne à l'ensemble un ton solennel. L'utilisateur doit choisir entre trois tableaux, sortes de chapitres virtuels : *Talisman de chair*, *Asile impatient* et *Pierres aveugles*. À l'intérieur de chacun des tableaux se trouvent six ou sept poésies qui sont récitées par l'auteur, toujours au son des accords de La Nef. Chaque poème est aussi accompagné d'images visuelles : des figures obscures, des silhouettes qui s'animent presque imperceptiblement sur le fond sombre à texture de pierre. Parfois surgissent certains mots sur l'écran, qui disparaissent en un éclair ou qui s'évanouissent en glissant le long des formes mouvantes.

Poésie et cédérom auraient été, il y a bien peu de temps, des concepts paradoxaux dont la réunion était inconcevable. En effet, quelle attitude doit-on adopter face à cette combinaison étrange? D'abord, l'idée même d'assembler poésie et ordinateur peut paraître incongrue. Car que nous le voulions ou non nos machines, aussi performantes soient-elles, sont encore perçues et utilisées comme des outils de travail ou de communication. Nous nous y attelons afin d'accomplir une tâche, de trouver des informations utiles et nous nous attendons à ce que la machine produise des résultats rapidement. Par contre, lorsque nous insérons le disque-poésie dans la fente du lecteur, nous acceptons de vivre un moment où le temps s'éclipse. La pièce est sombre et silencieuse, l'ambiance tamisée peut-être, et d'un coup surgissent ces images sur l'écran, résonnent cette musique et cette voix dans les haut-parleurs. Le lecteur ou l'utilisateur devient le *spectateur* d'une poésie qui se déroule devant ses yeux. Le rapport à la machine se métamorphose. Nous devenons presque impuissants devant ce déferlement de mots déclenché par un seul clic. Mais n'avons-nous pas choisi d'isoler un moment de la journée pour assister à ce spectacle...

Réseaux de réalités

Il est très facile d'être ambivalent face à un tel avènement. La beauté de la poésie repose en partie dans la magnitude de la liberté qu'elle donne à son lecteur. En la lisant, ce dernier peut préférer un rythme de lecture qui lui révélera les métaphores et les sons qui se nichent dans les vers. Avec le cédérom, il est facile de trouver qu'on nous impose une lecture trop univoque et figée.



Raymonde April, *Le monde des images*, 1999, impr. au jet d'encre sur papier; 1 de 72 images, 10,8 cm X 40,6 cm. Photo prise vers 1950 par la mère de l'artiste

Mais le résultat anéantit ces appréhensions. D'une part, le spectateur de *La cathédrale aveugle* peut se référer au papier si un poème le touche et se retrouver en tête-à-tête avec lui : les textes sont reproduits dans le livre. D'autre part, la musique et les mots forment un tout. Ollivier Dyens explore les paradigmes d'un nouveau langage poétique. Il tente de découvrir comment les émotions produites par ce langage peuvent être exprimées. Ce faisant, il donne à ses poèmes une rondeur, une profondeur. C'est une poésie tridimensionnelle qu'il nous sert sur un anneau argenté dont on ne peut soupçonner l'étendue si nous y plongeons sans conviction. La voix qui lit les mots leur donne une épaisseur qui crée une brèche dans l'habitude de la poésie. *La cathédrale aveugle* change le rapport à l'espace : celui-ci devient double ou triple, et les niveaux de réalité s'imbriquent pour former un labyrinthe complexe de réseaux.

Somme toute, lorsqu'on accepte de se laisser porter par le disque, on découvre un type d'œuvre étranger. Si *La cathédrale aveugle* fait écho aux *Murs des planètes*, elle n'en est pas moins une œuvre indépendante. On s'y lance à tâtons : cette fois, les murs sont effondrés et il faut laisser aux yeux le temps de s'habituer à l'obscurité de ce temple étrange. Les poèmes qu'on y entend sont empreints d'une sensibilité qu'on ne trouve pas dans la première entité du recueil, plus violente. « *l'asile impatient/frappe-moi dans la terre/de tes mains dans la nuit,/et gémis le nom de Dieu sur mes lèvres/comme la peur des agneaux./Je touche les jardins sombres/et je te lave de laine/dans les pierres de l'univers//le huart/si loin de l'arbre/le silence.* »

Les murs des planètes et *La cathédrale aveugle* sont décidément mystérieux et attirants : l'auteur semble avoir été réellement inspiré par sa propre poésie. N'est-ce pas là que se cache la

subtilité de cet art ? Le poète se défait de mots qui lui ont un jour appartenu pour les redécouvrir dans la minute qui suit et ainsi de suite jusqu'à ce que l'inspiration s'annule. Mais l'inspiration est sans doute un peu comme l'éternité : la partie la plus ennuyante en est la fin. Dyens, avec *La cathédrale aveugle*, met en place les rouages de certaines possibilités littéraires qu'il avait explorées dans son livre *Chair et métal*. Il crée un nouveau genre ; peut-être donne-t-il enfin à la poésie cette troisième dimension qu'elle se cherche ? Sauf qu'il ne s'agit pas ici d'une fin, mais au contraire d'un début, d'une fenêtre qui laisse voir le jour d'espaces qui existent derrière ces déchirures timides que l'on découvre, parfois, dans le tissage serré de la réalité. Enfin, si cet ouvrage est à classer entre soit chair, soit métal, je n'hésite pas une seconde : c'est chair.

CLAUDINE HUBERT